

L'HERBERGEMENT D'URGENCE, VECTEUR D'INTEGRATION SOCIALE

Alors que les centres d'hébergement d'Urgence (CHU) de Paris accueillent chaque soir des centaines de sans abris anonymes, à Joinville le pont, une « micro-structure » s'évertue à développer un secours d'un autre genre. Reportage...

18h00, une petite silhouette se faufile avenue Gallieni. Myriam frappe deux coups brefs à une lourde porte et attend. C'est Jean-Clément, le bénévole du jour qui vient lui ouvrir. Il accueille la jeune femme d'un sourire et la laisse entrer. Nous sommes au centre d'hébergement d'urgence (CHU) de Joinville le Pont. Le plus petit du Val de Marne. Référencé par le 115, depuis une dizaine d'années, il s'est spécialisé dans l'accueil des jeunes et héberge sept adolescents, entre 19 et 25 ans.

De la rue à la cuisine, il n'y a qu'une porte. Hébergés, bénévoles, veilleurs et responsables la franchissent quotidiennement depuis le 15 novembre, date de l'ouverture saisonnière du centre.

Situé au cœur d'une grande avenue, le centre s'efforce de conserver un certain anonymat, afin de se préserver des curieux. Absence de pancarte sur la porte, volets éternellement clos, les riverains passent devant, sans rien savoir des activités qui s'y déroulent. Pourtant, en entrant, les clichés concernant les CHU s'envolent. La cuisine enveloppe ses invités d'une douce chaleur. Jean-Clément est en train de préparer le repas. « C'est le rôle des bénévoles, explique Myriam, agent du centre d'action social de la ville. Ils ouvrent le centre à 17h30, puis font les courses et la cuisine. Les hébergés arrivent quand ils le souhaitent. Nous leur demandons d'aider pour mettre la table, d'aller chercher le pain. Bref de donner un petit coup de main en attendant le veilleur. Celui-ci prend le relais à partir de 18h 30, jusqu'au lendemain matin, à 9h pour la fermeture. » Une bonne odeur de ragoût emplit les narines.

« Jean-Clément est un sacré cordon bleu », assure Yaya, un hébergé de 22 ans. Assis sur son lit dans la première chambre, celle de quatre lits située à droite de la cuisine, le jeune Malien feuillette maladroitement un journal. Ce soir, il porte son survêtement préféré : un Lotto, marque destinée aux footballeurs. « J'étais un très bon joueur avant mon accident. J'aurais pu être professionnel », assure-t-il, articulant avec difficulté. Malheureusement, à 19 ans, un accident cérébral a frappé ce jeune sportif qui depuis souffre d'une grave hémiplégie. « C'était l'année de mon Bac. A cette époque, je vivais au Mali avec mes parents. Et j'avais plein de rêves. Je m'entraînais dur et préparais des études de journalisme. » En 2005, il débarque en France dans un profond coma. Il séjournera à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière pendant dix mois. A sa sortie, en raison d'un traitement médical très lourd, Yaya doit rester en France. Mais rapidement il se retrouve sans logement ni ressource. Ce sont les services sociaux de Paris qui lui dénicheront cette place.

Un centre référence pour le SAMU social

Depuis son arrivée, fin novembre, à Joinville de Pont, le jeune handicapé réapprend à vivre. « Avant, j'étais perdu et en colère. Le handicap a détruit ma vie. Ici, j'ai trouvé un équilibre. Je peux remercier le bon dieu et Myriam ! Même si ma famille me manque terriblement, j'ai ici des personnes qui me veulent du bien. » En ce moment, Yaya suit une formation linguistique. Son rêve de devenir journaliste reste un fil conducteur. « Je lis beaucoup -montrant une pile de journaux entassés aux pieds de son lit- mais je ne suis

pas encore prêt à écrire. Je suis encore trop dégoûté de la vie. Quand ça ira mieux, peut-être que j'écrirai mon histoire » explique-t-il, avec un sourire triste.

Les jeunes se répartissent dans deux chambres : une de trois lits, et l'autre de quatre. La journée, les hébergés peuvent y laisser leur affaires. Ayant chacun un lit attitré, ils aménagent leur petit coin d'intimité à leur convenance, tout en respectant la propreté du lieu. « Il faut que les hébergés se sentent chez eux, commente Myriam. Ces jeunes sortent de la rue. Ils ont besoin de se reconstruire. Ces chambres leur permettent retrouver des repères. »

Ainsi la cuisine, les deux chambres, et la salle de bain se trouvent au rez-de-chaussée. « Avant, nous n'avions que cette partie du bâtiment, se rappelle la responsable de mairie. Depuis six ans, nous avons récupéré le premier étage qui servait de salle de réunion pour des associations de la ville. C'est désormais notre salle de vie. » Et quelle salle ! Chaleureusement aménagée avec du matériel de récupération, elle offre aux hébergés un agréable lieu de détente. Canapés, livres, Chaîne hifi, télé et lecteur DVD siègent aux côtés de jeux de société. Une véritable caverne d'Ali Baba, bariolé de couleurs vives. Ce soir, la Play Station occupe l'attention de Grégory, accroché aux manettes.

Blond, grand et très fin, le jeune homme est entièrement vêtu de noir. Un genre « skateur gothique », comme il se décrit lui-même, arborant fièrement son sweet de Bathory (un groupe de musique métal). A 19 ans, c'est le plus jeune du centre. « Je suis à la rue depuis neuf mois. Avant de venir ici, je dormais dehors, ou squattais chez des potes ». Pourtant rien ne laissait présager cette descente aux enfers de l'adolescent. Mais suite au décès de sa petite soeur, emportée par une maladie orpheline, le garçon s'est enfermé. « Je ne faisais plus rien, ni à l'école, ni à la maison. Plus rien ne m'intéressait à part ma musique. Puis je suis devenu violent. Je n'arrivais pas à prendre sur moi. Dès qu'il y avait un problème, je tapais. Un jour un cousin a démolit tous mes CD. Mais moi, c'est sa petite tête d'ange que j'ai démolit. Et je me suis embrouillé avec mon père. On ne se supportait plus, alors je suis parti. » Plusieurs longs mois d'errance dans les rues du Val de Marne, jusqu'à un appel salutaire, au 115, « un jour où il faisait si froid ».

« Rien à voir avec la rue »

Grégory est arrivé fin décembre au CHU, dans une profonde détresse. « Je ne connaissais personne. Avec mon style sombre et ma violence, j'avais peur de ne pas m'intégrer et me battre encore. Mais ici, ça n'a rien à voir avec la rue. On nous permet de nous exprimer, de raconter notre journée. Parler m'a permis d'évacuer mes craintes. Je n'ai plus besoin de cogner les murs. On m'écoute enfin. »

Aujourd'hui, Grégory est inscrit dans un « espace dynamique d'insertion », endroit dédié à l'élaboration d'un projet professionnel. Il y règle ses problèmes sociaux (inscription à la CMU, gestion de compte en banque,...). Des obstacles qui l'empêchaient d'avoir accès à la formation dont il rêve : travailler dans un parc animalier. « En ce moment je m'occupe d'animaux, dans une ferme de Villeneuve le Roi. J'ai réappris à me lever le matin avec l'envie de faire quelque chose. » Seule ombre au tableau : la fermeture du CHU, le 31 mars. Retour à la rue ? Non, Grégory a envie de rentrer chez lui. « Mes sœurs me manquent énormément. Je passe à la maison, parfois, quand mon père n'est pas là. Ma mère tente de recoller les morceaux. J'aimerais restaurer le dialogue avec mon père, pour qu'il voie que j'ai changé. »

Ding, ding, ding. Un carillon retentit à l'étage. « Ça signifie que le veilleur vient d'arriver, explique Myriam. Aujourd'hui c'est Houari, le responsable des veilleurs. Il chapote toute l'équipe. » Houari est un grand brun d'une quarantaine d'année. Souriant, il

fait partie de ces gens qui mettent à l'aise immédiatement. En contrat (CDD) avec la mairie, il fait ce « job de saisonnier » depuis maintenant six ans. Musicien et éducateur de rue, Houari a grandi à Montfermeil. Alors, la cité, il connaît. Ces usages et ces issues n'ont plus de secret pour lui. Débordant d'initiatives, le veilleur a pris en main le CHU dès son arrivée à Joinville. Aujourd'hui, il en est le principal responsable, très apprécié des jeunes. « Il est comme un grand frère pour nous », explique Johan, 24 ans, en mettant la table dans la cuisine.

Au centre depuis le 15 novembre, ce jeune Guadeloupéen a eu le temps de faire connaissance avec le veilleur. Son histoire à lui est aussi compliquée que les autres. Arrivé en France, suite à des problèmes de drogues sur son île, il a rencontré des tas de difficultés dans la banlieue parisienne (et connu plusieurs CHU) avant d'être accueilli à Joinville. « Ici, ça n'a rien à voir avec les autres centres. Les gens se respectent entre eux, c'est très propre et on s'occupe vraiment de nous. ». Confronté très jeune aux méfaits du trafic de stupéfiants, Johan voit enfin le jour. « La Guadeloupe est une plaque tournante de cocaïne et de crack. A douze ans, c'est presque normal de vendre des boulettes (petits sachets de cocaïne). Quand on a besoin de sous, c'est tentant. Là-bas on deale comme on va à l'école. Ici, c'est une autre vie ». Soigneux et débrouillard, le jeune homme cumule les petits boulots. « Je suis ambitieux, j'ai pas envie de rester au fond du trou. Je me suis remis à bosser. Je prends ce qui passe, des petits business. Mais pas la drogue, je touche plus à ce truc là ! En ce moment, je suis employé par la mairie du Kremlin-Bicêtre. Je ramasse les poubelles qui traînent dans les rues. C'est ARCHIII tranquille comme job », confie-t-il, hilare. Depuis qu'il touche le SMIC, Johan est à la recherche d'un logement. « Il faut laisser la place à ceux qui attendent dehors »

Il n'existe pas de notice du SDF

Pendant ce temps, le ton monte dans la cuisine entre Houari et Jean-Clément. Ce dernier n'a pas fait ce qui était prévu au menu, il quitte le CHU vexé. « On ne peut pas se permettre de faire à sa sauce ici, se justifie le veilleur, sinon on perd les denrées. C'est la Croix Rouge qui subventionne les repas, ils ont un budget limité. Ce soir nous avions prévu du poisson, il risque de se perdre ». Mais déjà il regrette cette petite altercation. « Les bénévoles ne sont pas simples à gérer. Ils sont parfois même plus compliqués que les hébergés. Il faut vraiment jongler avec les susceptibilités des uns et des autres sans pour autant les frustrer, car ils participent au moment le plus important de la journée. Et oui, ce sont eux qui préparent le repas. Et meilleur il est, plus il dure. Ces instants d'échange sont importants. Et je préconise le dialogue, il est primordial dans leur processus de reconstruction »

Bœuf bourguignon, riz épicé. Ce soir le repas est apprécié et se prolonge jusqu'à 21h. L'éducateur aide chacun des jeunes à établir un bilan positif de sa journée. La séance se termine par une vaisselle collective, puis un vote concernant le film du soir. « Gladiateur » obtient l'unanimité. Les sept compères se précipitent alors à l'étage, « le premier arrivé aura la meilleure place. »

Houari, lui, reste au calme. Il se remémore ce qu'ont dit les jeunes. « Nous ne sommes pas de simples veilleurs, poursuit-il. Notre job va au-delà de celui de portier et de surveillant. Nous avons réellement une mission d'éducateur et de conseillers. » Le centre accueille la nuit, de 17h 30 à 9h du matin. Mais, le week-end, il reste ouvert toute la journée. Les veilleurs en profitent pour proposer diverses activités : sports, ateliers de création, apprentissage multimédia,...

Pour Houari, une nouvelle catégorie de SDF est en train d'apparaître. « En croisant ces jeunes dans la rue, personne ne peut se douter qu'ils dorment dehors. Ce ne sont pas des clochards. Ce sont des jeunes en errance. Ils sont complètement largués quand ils arrivent, car il n'y a pas de mode d'emploi pour cette vie là. Nous, on leur apprend les règles de la vie en communauté. Ils doivent savoir se présenter correctement, bien parler. Voilà notre tâche pour leur ouvrir les portes de la société et les préparer doucement à leur départ. Car ici, nous avons une règle, une fois qu'ils franchissent la porte du CHU, on ne veut plus les voir. Sauf pour des visites de courtoisie. »

23h, extinction des feux. Tous se couchent pour retrouver, demain, leur activité respective, porteuse d'espoir.

Auriana Beauté
(Hiver 2007-2008)